

Pleure, ô ma ville bien-aimée...

On pourrait en rire, sauf que le sujet est d'une gravité telle qu'on pourrait aussi en pleurer. A chaudes larmes. Une ville appelée à rayonner sur toute la côte Est, à devenir un espace de loisirs et de détente pour les touristes attirés par la beauté sublime des lieux, une référence culturelle pour son riche passé et ses vestiges rappelant les époques les plus glorieuses de la Numidie berbère ; cette ville, que l'on appelait la « Coquette », sombre dans l'oisiveté et l'ennui, sur fond de crise sociale aiguë. Aux compressions ayant touché les grands pôles industriels, avec leurs lots de paupérisation et de descente aux enfers pour de très nombreuses familles, se sont ajoutés divers problèmes sociaux qui vont du chômage à une mauvaise prise en charge de la jeunesse. La malvie, qui atteint à Annaba des proportions inquiétantes, fait le reste et accentue le sentiment de marginalisation qui, telle une lame de fond, pousse des pans entiers de la société vers le nihilisme et l'extrémisme (1).

Alors que l'urbanisme insensé tue les derniers espaces verts, de véritables crimes contre la nature sont commis dans l'indifférence générale. Les arbres, plus que centenaires situés près du rond-point menant vers Sidi Achour et la cité des Hongrois, ont été abattus de sang-froid, pour céder la place au béton. Combien de décennies faut-il pour les remplacer ? Voilà une question que ne se posent pas les responsables d'une ville qui tolèrent le faux gazon, du vulgaire béton coloré en vert, sur les plates-bandes séparant les voies express ! Cette vulgarité bouffe tout. Un tour à la plage de la Caroube renseigne sur des calamités, pas du tout naturelles, œuvres d'hommes qui ont placé l'intérêt individuel au-dessus de tout ! Ces zones qui auraient dû être protégées pour servir, plus tard, d'assiettes à des projets touristiques, ont été livrées à l'appétit féroce des promoteurs de pacotille et des constructeurs corrompus, livrant à la vue le spectacle désolant du

béton grisâtre et des blocs cubiques jamais achevés, avec leurs rues défoncées, leurs fuites d'eau usées où pataugent voitures et piétons. Que reste-t-il de la corniche de notre enfance et qui osera encore parler de tourisme et de ZET ? Sur cette langue de terre qui va de la Caroube jusqu'à l'extrémité du Cap de garde, véritable paradis où les pieds de l'Edough, verdoyants et paisibles, plongent dans l'eau la plus pure ; sur cette poussée de terre cernée de toutes parts par la grande bleue, l'espace balnéaire et touristique est en train de se réduire comme une peau de chagrin.

La dégradation touche tout : les grandes surfaces, qui fonctionnaient selon les normes en vigueur dans les années soixante-dix, se sont transformées en bazars bruyants et agités. Les rayons qui étaient achalandés avec goût et administrés par de charmantes demoiselles aux blouses immaculées, ont été remplacés par des cases de bric-à-brac où les articles les plus divers sont exposés sans aucun goût. Les rues sont généralement cassées. En dehors des grands axes empruntés par les cortèges officiels, tout le réseau routier intramuros est défectueux, arrachant des jurons et des cris de colère aux pauvres taxiateurs qui ne savent plus par où passer pour éviter le pire. Des rigoles d'eau douteuse coulent souvent de part et d'autre des rues situées pourtant en plein centre-ville ! Les magasins sont décorés selon les normes en vigueur dans les ruelles des vieilles cités : plus ou très peu de vitrines. Partout pantalons, robes, souliers, sont suspendus au bout d'une vulgaire plaque de tôle, souvent rouillée, qui va bien au-delà de la distance réglementaire, gênant les passants qui sont obligés d'emprunter la chaussée. Et tout cela fait souk, loin, très loin, de la citoyenneté scintillante que connaissait Annaba. Les immeubles du centre-ville, d'apparence cossue, sont des dépotoirs. Leurs cages d'escalier livrent bien des surprises, allant de la dégra-

dation totale à l'insécurité.

Dès la tombée de la nuit, le centre-ville se vide et les maraudeurs prennent place dans les rues mal éclairées, agressant les passants, avec une préférence pour les jeunes filles seules. Les téléphones portables sont leur cible privilégiée. L'absence d'animation confère aux lieux l'apparence d'un immense douar, encore que l'on continue de s'amuser à la campagne, avec les moyens du bord. Toute la cité plonge alors dans le coma cathodique : les chaînes religieuses de Nile Sat sont les plus regardées. Ainsi s'opère, avec une facilité déconcertante, le passage de l'islam à l'islamisme ! Naissent alors des comportements totalement étrangers à nos us et coutumes, aux traditions séculaires d'une ville connue pour son ouverture, son méprisage culturel et son extraordinaire capacité à absorber les apports extérieurs, dans un perpétuel enrichissement qui a donné au monde de grands savants et des personnalités hors du commun. C'est de l'épiscopat de la Rome antique, situé à Hippone, que saint Augustin, un Berbère de Souk-Ahras, a bâti la doctrine qui continue de guider les chrétiens dans le monde. Cet homme, d'une culture phénoménale et sans frontières, était aussi un génie de la musique. Selon le défunt Hacène Derdour, historien de la ville, il fut à l'origine de la création de la première scola-ecclesia, « un institut de musique, le premier dans le monde, avec un programme comportant l'utilisation de ses propres compositions et surtout l'introduction du chant berbère ». De même qu'il signale l'apparition, à Annaba, de la première gamme musicale dont l'initiateur fut également le père saint Augustin. Durant l'ère arabe, le savant El Qaladassi, émule d'El Khawarizmi, employa, pour la première fois à Annaba, « le symbolisme, encore en vigueur de nos jours, qui consiste à mettre — dans une fraction décimale — le numérateur au-dessus du dénominateur et à séparer les deux termes par un

trait horizontal.

« C'est aussi à Bouna, écrit l'historien, et pour la première fois dans l'histoire du monde, que ce mathématicien algébriste a implanté dans ses méthodes de calcul les chiffres arabes modernes, conçus et dessinés par lui. »

Cette ville, qui fut le berceau de l'inégalable roman de Kateb Yacine, *Nedjma*, est une honte pour la culture et les arts, embrigadés par la bureaucratie d'une caste qui n'a que les actes officiels pour espace d'expression ! L'absence d'une politique culturelle cohérente fait le reste : le Théâtre imposant, qui date de l'époque coloniale et qui fut quelque peu « réveillé » par le Centre culturel français, retombe dans sa léthargie habituelle. Telles des plaies saignantes rappelant aux autorités leur entière responsabilité dans la décadence générale des choses de l'esprit, les salles de cinéma, jadis éclairées par les lumières du septième art, ne sont plus que des dépôts répugnants livrés aux vents du souvenir et aux rats.

Et pour corser le tout, voilà que, de nouveau, on fait la chasse aux couples ! Mais, je le dis aux jeunes de ma belle ville, qui a résisté à tant d'agressions : ne vous découragez pas ! Comme les précédentes campagnes de « moralisation », celle qui les vise aujourd'hui est vouée à l'échec (2). Vous reviendrez vers ces beaux virages et de vos mains tremblotantes, vous redessinerez des cœurs d'amour sur le sable des plages que l'on vous vole ! Vous triompherez de la bêtise humaine et peuplerez ces coins de vos rires généreux et de l'éclat de votre attachement à la vie ! Nous avons résisté à tant de séismes que de vulgaires patrouilles de miliciens, — représentants pourtant des corps honorables qui luttent farouchement contre le projet intégriste et perdent, chaque jour, de valeureux combattants —, ne nous font pas peur ! Parce qu'elles représentent la négation de la vie, le refus de l'amour et de la beauté !



Par Maamar FARAH
farahmaamar@yahoo.fr

Devant la renaissance de la nature et ce printemps enivrant qui nous saoule, que peuvent ces patrouilles ? Interdire le printemps ? Voilà une mission impossible !

Impossible, car le printemps n'a pas pour vocation de s'arrêter devant un barrage, ni de finir devant les procureurs et les juges (3)!

M. F.

(1) : La veille du jour de l'an, une véritable armada de petites barques a pris le départ de la plage de Sidi Salem. Objectif : la Sardaigne. Il y avait foule pour saluer les « harragas » : familles, copains, curieux. Un spectacle digne de Federico Fellini.

(2) : Où sont les flics qui badigeonnaient de peinture blanche les jambes de nos copines, habillées de mini-jupes, en 1969 ? Cela se passait sur le cours de la Révolution et devant les lycées. Où est ce wali qui a obligé les restaurateurs de la Corniche à fermer le vendredi, livrant à Tabarka la tunisienne (100 kilomètres) une cohorte de cadres et d'hommes d'affaires de l'Est algérien qui venaient à Annaba pour un week-end de détente ? Rien ne subsiste de leurs bêtises...

(3) : On nous dit qu'une pauvre greffière a été arrêtée pour « délit d'amour ». Majeure et vaccinée, cette femme de loi ne savait pas qu'elle vivait sous le règne des... talibans !

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com



B'net bladi, enn'habkoum !

«Cheb Yazid s'est installé au Canada.»
Pas assez loin, mon fils !

Bien sûr que nous sommes gonflants lorsque nous émergeons le bout du nez de la couette pour vous demander d'une voix mi-suaive mi-faussement endormie « y a quoi au petit déjeuner ? » Mais on vous aime tant ! Bien sûr que nous fronçons les sourcils lorsque un autre vous regarde d'un œil un peu trop appuyé, un peu trop traînard. Mais on vous aime tant. Bien sûr qu'on entasse les tasses, les assiettes et les couverts sales dans l'évier, et que l'on vous annonce le soir, à votre retour du travail, sur un ton léger et détaché, « chérie, j'ai pas eu le temps de faire la vaisselle ! » Mais on vous aime tant ! Bien sûr que nous roulons en boule nos chaussettes et que nous mélangeons dans la machine à laver nos jeans avec les serviettes de table. Mais on vous aime tant ! Bien sûr que ça fait des mois que l'ampoule de la salle de bains est grillée et que nous vous promettons tous les

jours de la changer. Mais on vous aime tant ! Bien sûr qu'on ne vous dira jamais vraiment que vous avez souvent raison, même si nos yeux disent le contraire. Mais on vous aime tant ! Bien sûr que nous ronchonnons sec lorsque vous restez scotchés des heures au téléphone avec vos mamans. Mais on vous aime tant. Bien sûr que nous passons en douce nos doigts sur la télévision pour vérifier la couche de poussière, et que nous rouspétons en découvrant que vous n'avez jamais utilisé la planche à repasser que nous avons eu l'outrecuidance de vous offrir pour votre anniversaire. Mais on vous aime tant. Bien sûr qu'aujourd'hui encore, nous aurons l'air bête à vous offrir des fleurs, alors que le reste de l'année nous vous balançons des torngnoles. Mais, ya errab ! Qu'est-ce qu'on vous aime ! On vous aime tellement qu'on en fume du thé pour rester éveillés à ce cauchemar que nous vous faisons endurer.

H. L.